A portée de voix, les merles abritaient la nuit gelée. Même la lune semblait rechercher l'hospitalité fière des grands chênes, l'inspiration solaire ne compensant plus le sommeil de la terre. A l'entrée du hameau, une petite maison aux fenêtres teintées se distinguait des autres par les dessins colorés de sa façade, à droite de la porte : une laie et ses trois marcassins traversant une rivière encaissée entre deux immenses buildings et des arbres rachitiques. Mais avant la décision de l'aube, le silence plongeait l'image dans un halo mouvant et terne, qui en limitait l'incidence. En lueur fragile, tout sommeillait encore.

Quelque chose comme un signal de verre, un éclat sonore : une jeune femme franchit la porte et ressentit le silence. A l'aube, elle avait préparé ses couleurs et elle se mit à repeindre sur le motif de la façade. Comme chaque matin, l'ancien dessein disparut au premier trait de pinceau, laissant le mur brillant et gris. Elle avait choisi la seule maison du village dont l'orientation permettait cet infatigable palimpseste, à mi-distance de la clairière brune et du sous-bois. Là, les rayons matinaux blanchissaient la façade pour la journée nouvelle. Ce matin-là, elle traçait un arc-en-ciel, en courbe parfaite, un arc-en-ciel dans un espace blanc, vide, sans véritable ciel. A l'une des extrémités, la date était inscrite d'une de ces fantaisies enfantines qui arrondit les cercles et ne laisse à la géométrie que la préservation des perspectives : 2017.

Elle se disait parfois née des forêts, petite et sauvage, ancienne et première. Elle aimait surtout cet instant à peindre, presque hors du temps. Parfois, l'image lui venait de loin, floue mais insistante, parfois elle naissait d'elle-même. Mais ce jour-là, elle cherchait à recréer les signes de son rêve vague.

Chantonnant dans le matin de sable, elle s'avança vers un grand bâtiment sombre, en ouvrit la porte et murmura dans le silence : « En arc-en-ciel amoureux, peuple de livres fabuleux ». Et sur son ordinateur, elle dessina du doigt une courbe douce qu'adoptèrent presque instantanément tous les rayonnages de la salle. Elle

modifia ensuite l'orientation des tables, déplaça les fauteuils jusqu'à sentir une tranquillité sûre. Elle savait que les enfants viendraient commenter et habiter quelque temps la coloration géométrique de son choix. Ils ne manquaient pas de visiter la bibliothèque avant d'entrer à l'école.

« Mouvance d'enfance, ce matin, ma Dorothée ?, demanda une grande femme aux lèvres très rouges, qui venait d'entrer.

– Peut-être, oui, j'avais envie de dessiner une partition, de la musique, et puis j'imaginais les lignes si colorées… tout s'est transformé.

– Sais-tu ce qu'il m'est arrivé, hier soir ? J'ai reçu un SMS d'un bel admirateur, peut-être, mais dont le message semble codé : « Vdalan Mo, ahavah ». Tu crois que c'est un extraterrestre qui me demande une conférence sur le musée du Louvre, ou le musée du cinéma ? On vit tellement dans un monde étrange. » Elle accompagna son sourire jusqu'à la porte d'un petit bureau et alluma sa boîte mail pour recenser les questions auxquelles avaient déjà pensé les visiteurs ce jour-là. Rien que de très banal, historique et architectural. Depuis que le département des Arts égyptiens du Musée du Louvre l'avait embauchée comme conférencière, lui permettant enfin de vivre à la campagne, elle avait pris l'habitude de rechercher dans les questions posées par avance les profils de touristes. Quoique ne les ayant jamais rencontrés, elle avait l'impression de les connaître vraiment. Ils parcouraient le musée, branchés à leur boitier numérique auquel elle était elle-même connectée, personnalisant les informations selon les critères qu'elle percevait. Quoique au départ étonnée de ce mode si impersonnel de visite, elle avait fini par découvrir une autre forme de communication possible, aussi précieuse, peut-être, dans son éloignement, que la conférence immédiate et adressée à un groupe. Elle pouvait même entendre leur voix, et son appareil faisait converger des sonorités pour donner plus d'effet à un commentaire, par exemple. Première conceptrice du projet, Nicole adorait préparer de nouvelles trouvailles visuelles ou sonores pour animer les imaginations et mettre en valeur les salles.

Un peu distraite par le SMS de la veille, elle n'avait pas remarqué que Dorothée avait éclairci la teinte de toutes les fenêtres et que peu à peu le bâtiment s'ouvrait au regard des villageois. Elle-même percevait clairement les arabesques de la nouvelle décoration, devant elle, tandis que sur la droite s'égayait un paysage doux et verdoyant, de l'autre côté de la vitre. Son attention rêveuse fut interrompue par la perception d'un léger mouvement dans cette toile matinale. Un petit oiseau, un passereau peut-être, s'était perché sur une brindille et semblait l'observer méticuleusement. A nouveau, le sourire affina les lèvres de Nicole, qui appela sa collègue : « Dorothée, toi qui aimes tant les oiseaux, viens voir celui-ci ; de quelle espèce est-il ?

– Montre un peu ? Oh, il n'est pas farouche, pépia-t-elle en approchant, mais… je n'ai jamais vu un tel oiseau ! Depuis quand est-il là ? Ce n'est pas un passereau, il est beaucoup trop gros, regarde la forme de son bec… il est tout arrondi, on dirait un merle, mais tout gris, et sa tête est blanche avec des reflets argentés. C'est incroyable ! Cela fait longtemps qu'il te regarde comme ça ?

– Je viens de l'apercevoir, il a dû bouger un peu.

– Ce qui m'étonne surtout, c'est qu'il ne semble pas étranger à ce milieu pour autant, ce n'est pas un oiseau exotique, échoué ici à la suite d'une erreur de migration… Mon Dieu, c'est bouleversant. J'ai envie de l'approcher, sans lui faire peur. Tu viens ? »

Les deux femmes contournèrent très vite le bâtiment, espérant revoir l'oiseau de mystère et de silence. Il était toujours là, placide et Dorothée finit par l'effleurer. « Tu crois qu'il est malade ? Je n'ai jamais vu un oiseau se faire caresser s'il n'avait pas la patte cassée ou une maladie quelconque. Mais regarde : il est bagué, ça alors, moi qui croyais vraiment connaître les oiseaux de la région ! Il n'est pas certain qu'on parvienne à lire les numéros qui figurent sur la bague.

– Montre ? Mais tu ne vois pas ? Ce sont des lettres, pas des chiffres. Voilà, je vais pouvoir lire si tu te tournes un peu… Dorothée, je rêve… c'est écrit « Vdalan Mo, ahavah », comme sur mon message.

– Tu plaisantes ! ça t'obsède tant que ça, cette phrase ?

– Je t'assure, je lis vraiment cela, et il n'y a pas d'autre lecture possible.

– Nicole, tais-toi un peu, s'il te plaît : notre voix l'importune peut-être, il semble soudainement perdre force. »

Certaines plumes étaient tombées, les reflets argentés pâlissaient et les deux femmes crurent voir sa tête rapetisser. Mais en trente secondes de silence, il reprit sa taille et sa couleur initiales.
« C'est singulier, je commence à te croire, Nicole, ce sont bien ces mots étranges qui figurent sur la bague.
– On pourrait essayer de les prononcer devant lui ? Il nous regarde sans cesse mais n'a prononcé un son ni un mot intelligible depuis le début.
– D'accord. Allons-y. A trois… Un… Deux… « Vdalan Mo, ahavah ».

Un peu dépassées, curieuses, elles prononcèrent les mots comme une formule magique, peut-être, dans l'espoir de comprendre un peu mieux ce qu'était cet être sensible qui s'affaiblissait au bruit de certaines paroles, mais gardait une sérénité pure par d'autres moments. Alors il s'envola à quelque distance, et ses ailes produisirent une ineffable mélodie, lumineuse. Le cœur des femmes s'adoucit jusqu'aux larmes, elles attendirent qu'il revienne se poser près d'elles. « Que veux-tu ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Parle, s'il te plaît, explique-nous un peu. » L'oiseau les regardait, la musique s'imprimait dans leur âme. Que fallait-il faire ? La question rebondissait, se difractait en toutes les lignes mélodiques qu'elles avaient retenues. Le désarroi naissait, là où les rongeait la crainte de blesser ou affaiblir cet étrange être de musique, par leurs entreprises.

Elles furent interrompues par les enfants, qui ressortaient, étonnés de n'être pas accueillis par leur douce Dorothée comme chaque jour. Ils avaient déjà marché dans la bibliothèque, jouant à repérer leurs livres préférés, en jubilation calme. « Oh Dorothée, Dorothée, d'où t'es venue cette idée ? » Au fond, elle l'ignorait elle-même, elle se souvenait que dans son rêve, des oiseaux traçaient l'arc-en-ciel, jouaient avec la date, le chiffre même de l'année, et le redéposaient en s'envolant. « Tu veux dire que tu as rêvé d'un oiseau ?, s'exclama Nicole.
– Non, pas d'un seul oiseau, de plusieurs, et ils ne chantaient pas… Ne commence pas à faire d'hasardeux rapprochements, ça n'avance à rien, et puis tout était flou, je n'avais rien à faire, j'étais spectatrice, c'était trop simple. Oh… le voilà qui perd encore ses couleurs, ai-je dit quelque chose de mal ? Nicole… que se passe-t-il ? » Les enfants s'approchèrent, en silence. La blessure semblait plus profonde que la première fois. Peu à peu, et comme conforté par l'affection que tous lui portaient, il se rétablit encore.
« Tu m'as bien dit que tu étais spectatrice, Dorothée ? Immobile ?
– Oui, les courbes se créaient autour de moi.
– Tu parlais de couleur, et c'est aussi un phénomène qui le touche. Il semble que notre immobilité face à lui ne soit pas si passive qu'on le pense, il est affecté par ce qui nous arrive, par la progression de notre compréhension. Oh, Dorothée… regarde ! » Tandis que deux enfants s'étaient écartés du groupe et semblaient se chamailler, colériques, l'oiseau s'affaiblissait plus que jamais, comme perdant visiblement de l'énergie en seule présence d'un conflit. Cette fois-ci d'ailleurs, le choc semblait plus difficile à supporter, et lorsque les deux amies prononcèrent la parole musicale, il ne put pas retrouver l'élan de son vol musiciel. Elles chantaient aussi selon leur souvenir, mais cela ne sauverait pas cette créature de fragilité. Elles sentaient que leur schéma était trop simple, que des êtres ne pouvaient pas vivre simplement de l'observation de leur comportement, et elles découvraient là un miroir prodigieux, reflet de leurs intentions mêmes, qu'elles animaient ou flétrissaient en un geste infime. « Et si c'était cela, le sens de sa présence, simplement nous approcher, s'il n'avait pas besoin de nous, en réalité ? imagina Dorothée
– Peut-être, oui, nous verrons comment il réagit. Nous restons à proximité. » Dès qu'elles furent à l'intérieur, une seconde forme très semblable à la première apparut. Stupéfaites, les deux femmes les contemplaient, immobiles. Il ne s'était pas posé, il avait surgi, seul. Il était devenu visible, sans qu'aucun élément du paysage ne leur semble modifié. Plus rien ne bougeait. « Que se passera-t-il si une grosse giboulée s'annonce ? Nous sommes en mars, et c'est un véritable ciel de traîne…, trembla Nicole, Ce ne sont pas de vrais oiseaux, ils mourront peut-être.
– Un ciel de traîne… Tu me rappelles que dans mon rêve aussi, il était question d'un ciel de traîne. Les nuages circulaient si vite, c'est comme ça que l'arc-en-ciel s'était produit. »

D’autres êtres de cette espèce s’étaient rendues visibles, jusqu’à devenir sept. Les nuages se densifiaient en imminence, mais tous restaient calmes et silencieux. Nicole et Dorothée attendaient fébriles, l’issue mystérieuse. Dès les premières gouttes, un arc-en-ciel très fin se dessina. Lentement, les sept créatures s’alignèrent, semblèrent prendre dans leur bec chacune un filament de couleur, et s’envolèrent dans l’aspiration. Toutes réunies, leurs ailes produisirent une musique suprême, que Nicole se hâta d’enregistrer sur son boitier de conférence. C’était un chant vocalisé, sans autre rythme que la poursuite de la courbure lumineuse, le temps semblait ralentir également. Tout se fondit dans les hauteurs du ciel, mais l’impression de cette réunion des couleurs et des sons s’inscrivit dans les mémoires.

« Oh… rien ne s’est gravé, rien ne s’est enregistré, s’attrista Nicole.

– Des enfants viennent de me dire que ma façade était grise également.

– Ils ont donc emprunté nos couleurs et nos sons pour leur voyage… »